



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX^e siècle ?

Le siècle instable ?

Alison Light

Traducteur : Fabrice Bensimon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4558>

DOI : 10.4000/rh19.4558

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 87-90

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Alison Light, « Le siècle instable ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4558> ; DOI : 10.4000/rh19.4558

Tous droits réservés

ALISON LIGHT

*Le siècle instable ?*¹

Jusqu'à il y a une trentaine d'années, la généalogie était pratiquée, en tout cas en Grande-Bretagne, par les amateurs d'antiquités, les excentriques et les snobs. Un arbre généalogique appartenait d'ordinaire aux riches ; eux seuls possédaient un passé et revendiquaient une histoire continue, fondée sur les droits fonciers et la propriété, et souvent exhibée par une plaque commémorative dans une église ou par la revendication d'armoiries. L'histoire familiale s'est maintenant démocratisée ; les sites généalogiques comme ancestry.co.uk sont gratuits dans la plupart des dépôts d'archives britanniques. Les abondantes archives en ligne sont d'abord des documents et des sources du XIX^e siècle, y compris les registres de naissance, de mariage et de décès depuis leur enregistrement officiel en 1837, les recensements décennaux depuis 1841, les registres du personnel, comme ceux des chemins de fer ou de la poste, les archives de l'émigration et parfois de l'immigration, pour n'en citer que quelques-unes. Etant donné qu'en 1900 on pouvait classer plus de 75 % des Britanniques comme appartenant à la classe ouvrière, il est probable que la plupart des historiens de la famille trouveront que leurs ancêtres n'étaient pas des seigneurs mais des ouvriers, pas des duchesses mais des domestiques – ce qu'on appelait alors « les gens du peuple » (*common people*).

Ce XIX^e siècle fut, du point de vue de la majorité des travailleurs pauvres, un siècle de mouvement et de migration. Travaillant sur ma propre histoire familiale, j'ai découvert que tous mes ancêtres étaient sur la route : domestiques, marins, travailleurs précaires ou *précarisés* comme les charretiers ou les terrassiers par exemple, ou les ouvriers de la construction. Le maçon cherchant du travail pendant les vaches grasses du bâtiment au XIX^e siècle (les pubs nommés *The Bricklayers' Arms* – « Aux armes des maçons » –, ou *The Carpenters' Arms* – « Aux armes des charpentiers » – servaient souvent de bourses au travail informelles)² ; le migrant rural se dirigeant vers les régions industrielles ou les villes en développement, déraciné par les enclosures et

1. Texte traduit par Fabrice Bensimon.

2. Eric Hobsbawm discute des traditions de marche des maçons dans son inestimable article 'The Tramping Artisan', in *Labouring Men: Studies in the History of Labour* (Londres, Weidenfeld and

les expulsions; l'ouvrier déplacé par les aléas des nouveaux marchés; ou encore le domestique changeant souvent d'employeur – tous voyageaient, soit pour vivre « mieux », soit par nécessité économique, soit pour les deux. Par exemple, Mary Edwards, une de mes arrière-arrière-grands-mères, était dentellière dans le Northamptonshire, un comté réputé pour sa dentelle réalisée par des femmes, assises dans l'embrasure de la porte, penchées sur leurs oreillers et leurs fuseaux, du lever du jour au crépuscule. Mary quitta son pays dans les années 1830, alors que la dentelle à la main déclinait; les changements de la mode, la décision d'autoriser de nouveau l'importation de dentelle française après les guerres napoléoniennes, ainsi que les nouvelles machines, mirent quasiment fin à l'ancienne dentellerie et poussèrent des milliers de femmes vers l'assistance publique. Mary partit vivre dans le Herefordshire avec son mari, un ouvrier agricole qui devint garde-chasse. Ces migrations à travers le pays, sur plus de 150 kilomètres, étaient des voyages épiques à cette époque.

Travailler sur les histoires familiales des plus pauvres ramène le XIX^e siècle à la signification et au coût humains de ces bouleversements et de ces défis que nous appelons « la révolution industrielle » ou « l'expansion de l'Empire ». Cela dissocie et permet de distinguer parmi des gens trop aisément regroupés comme « les pauvres » par les autorités, par les enquêteurs sociaux ou par les travailleurs des institutions de charité. Au moins, la personne qui n'est en général pas plus qu'une statistique prend-elle corps, a-t-elle un nom, une famille et un lieu de travail, et n'est-elle plus simplement le dommage collatéral associé au marché « libre » et à ses besoins d'un « réservoir de main-d'œuvre ».

Mais les sens du temps et de l'espace dans l'histoire sont différents pour les historiens de la famille qui franchissent en vitesse les générations, à la poursuite des individus et des groupes. Nous sommes des fous de vitesse de l'histoire. En naviguant sur Internet depuis chez soi ou en parcourant les archives dans un centre local d'histoire familial, nous voyons les individus mourir, se marier et naître dans une série tumultueuse, dans une séquence vertigineuse de faillites et d'ascensions familiales, d'époques qui vont et qui viennent, de guerres qui prennent fin puis éclatent, de villes qui redeviennent des champs. La « périodisation » elle-même commence à être gênante alors que l'on poursuit des récits multiples, qui progressent à des rythmes inégaux. Ce qui ressemble à des groupes sociaux distincts devient connecté; les réseaux de parenté englobent les modes de vie urbain et rural, avec beaucoup d'allers-retours de l'un à l'autre. En 1900, la mère de mon père, Evelyn Whitlock, avait des frères et des sœurs dans les usines métallurgiques à la périphérie de Birmingham, la ville du fer et de l'acier; elle avait des cousins maréchaux-ferrants dans un

Nicolson, 1968). Il commence par nous rappeler que « l'histoire des travailleurs au XIX^e siècle est une histoire de mouvement et de migration ».

village du Worcestershire ; une famille qui faisait des aiguilles dans des cabanes, situées à l'arrière de leurs propres maisons semi-rurales (comme aujourd'hui en Inde ou en Chine, où le « turbo-capitalisme » produit une autre version de la révolution industrielle) ; d'autres encore travaillaient comme charretiers dans une ferme. Alors que j'enjambe rapidement les siècles, j'entraperçois la façon dont les lieux sont en permanence réinventés, aussi fixes qu'ils semblent être, en particulier sur les cartes. Les communautés, les villages aussi bien que les villes, ne sont pas des conteneurs fermés, mais des relais où les individus et les familles passent à des vitesses variables. Un lieu est un ensemble de relations sociales, constamment remodelées dans les interactions humaines³.

Mettre la route au cœur de l'histoire remet en cause le fort accent porté par certains historiens sur le village et la paroisse comme source des forts sentiments d'appartenance de nos ancêtres⁴. Pour beaucoup, c'est la religion qui importait le plus. Les maçons de la famille Light, par exemple, formèrent une ardente communauté baptiste dans un tout petit village du Wiltshire, à la fin du XVIII^e siècle, en opposition à l'Église établie, l'Église anglicane. Quand ils migraient, ils fondaient des églises baptistes, qui étaient pour eux des communautés plus importantes que celles du village, du voisinage et même de la famille. D'autres, comme mes ancêtres les Bennett, faisaient partie des « pauvres non fixés ». Squatteurs à la lisière de la forêt de Droxford, dans le Hampshire, leur taudis empiétait sur ce domaine et ses ressources. De telles communautés marginales étaient souvent mal-aimées voire attaquées par les utilisateurs plus légitimes des terres communales et par les autorités qui souhaitaient « améliorer » ces terres non cultivées. Charlotte Bennett, une des arrière-grands-mères de mon père, grandit dans la forêt et épousa Robert Brown, bûcheron et ouvrier forestier. Dans les années 1840, alors que des parties de la forêt étaient encloses, ils partirent pour la ville navale de Portsmouth, où Robert rejoignit les équipes de travailleurs des docks. Les lois de domiciliation fonctionnaient comme une sorte de « contrôle aux frontières » pour de nombreux migrants domestiques des campagnes vers les villes, en les empêchant de demander de l'assistance auprès de l'administration paroissiale de la loi sur les pauvres. Nombre de mes ancêtres étaient des « illégaux », qui vivaient des vies précaires et n'apparaissaient pas toujours dans le recensement.

L'histoire familiale nous rappelle que « chez nous » est un concept changeant et que la « famille » est un caméléon, une maisonnée qui croît et décroît avec le temps et l'âge des habitants. Les fortunes d'une famille sont révélées quand elles oscillent entre plusieurs statuts d'habitat : une belle maison

3. David Rollison soulève certains de ces points en contestant l'idée que les communautés seraient installées dans des paysages immobiles : 'Exploding England : the Dialectics of Mobility and Settlement in Early Modern England', *Social History*, 24 :1, Janvier 1999. Pour l'idée de communautés comme des « relais », voir Charles Phythian-Adams, *Re-thinking English Local History*, Leicester, Leicester University Press, 1987.

4. Voir, par exemple, K.D. M. Snell, *Parish and Belonging: Community, Identity and Welfare in England and Wales 1700-1950*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

dans une rue; une des maisons les moins chères; deux niveaux d'habitation; un niveau; louer une chambre; louer un lit. Les catégories du recensement britannique dissimulent autant qu'elles révèlent ces vies du XIX^e siècle qui n'avaient ni « domicile fixe », ni emploi régulier. En examinant les familles, ne serait-ce qu'en les apercevant à des intervalles décennaux, on voit qu'une même personne occupe successivement une étourdissante variété d'emplois, temporaires, saisonniers ou multiples – ramasseur de verres dans une taverne ou vendeur de paraffine, porteur de charbon ou serveur. La repasseuse de chemise, la coususe de bottes, la serveuse de bar, s'avèrent être la même femme. L'histoire familiale éclaire d'un jour nouveau l'« économie de subsistance » des plus pauvres, leur inventivité, leur résilience et leurs réponses créatives aux circonstances. Elle nous amène à nous demander de nouveau qui étaient les classes laborieuses.

L'avenir du XIX^e siècle est bien vivant entre les mains des historiens de la famille, mais la politique de ce champ est une autre affaire. La généalogie joue un rôle central dans les projets de la droite et a souvent nourri les fantasmes sur le sang et l'appartenance, les filiations spécieuses, et leurs exclusions systématiques voire meurtrières. J'ai découvert que mes ancêtres venaient de douze comtés différents, d'Irlande et du pays de Galles; ils ont émigré au Canada, aux États-Unis, en Australie, faisant vite fi de leur attachement au terroir et à leur identité anglaise quand ils étaient confrontés à la faim ou à l'absence de travail. Je n'ai pas de toile de fond figée par des fantasmes sur une maison ancestrale, mais il se peut que cette histoire de déplacement et de réinstallation génère plutôt qu'elle n'empêche des romances sur le passé, une nostalgie des lieux et des fantasmes sur l'identité nationale. L'histoire familiale ne peut éviter la dimension psychologique et émotionnelle d'un récit qu'on raconte. Cela commence par des mémoires, des histoires héritées et partagées, souvent de « grandes histoires » – des fantasmes de surestimation, des récits de chute et de honte. Comme l'ont suggéré les spécialistes de l'histoire orale, ces « mythes dont nous nous nourrissons » contiennent des vérités émotionnelles tout aussi historiques que les sources documentaires⁵. C'est ce terrain vraiment déstabilisant de l'histoire familiale qui produira les nouveaux récits du XIX^e siècle.

Alison Light est écrivaine, critique et chercheuse indépendante, régulièrement professeur invitée dans les universités. Elle prépare un ouvrage provisoirement intitulé Common People: An English Family History without Roots, à paraître chez Fig Tree/Penguin

5. Raphael Samuel et Paul Thompson (eds), *The Myths We Live By*, Londres, Routledge, 1990.